

mille francs ; à la cadette, qui en a vingt-quatre je donne douze mille ; et à l'aînée qui va sur ses trente, j'en donne vingt-cinq. »

Là-dessus il pousse son verre. On trinque. On boit. Le garçon ne se hâtait toujours pas de parler.

« Et dites, fit-il enfin, vous n'auriez une autre fille, qui eût quarante ans ? »

Les trois quenouilles de verre

Il y avait une fois un homme qui était roi. Mais un terrible ! Pour un rien, pour une paille de travers, il lui passait des colères à faire frémir tout le pays... Dieu veuille savoir comme tout dansait !

Ce roi avait trois filles. Un jour, il partit en voyage, — pour ses affaires de roi, ou une idée qu'il eut. Il avait dit à ses filles en partant qu'il leur rapporterait un cadeau à chacune. Cependant, il n'a pas attendu son retour. Il leur a écrit pour leur annoncer qu'il leur envoyait trois quenouilles de verre, et il mandait dans sa lettre qu'il fallait les conserver bien soigneusement pour l'amour de lui, que dès qu'il serait retourné, il demanderait à les voir.

Sa fille la plus jeune était vive. Au reçu de la lettre, et des quenouilles qui étaient arrivées en même temps que la lettre, elle se trouvait dans les chambres. Elle était tellement contente d'avoir des nouvelles de son père que, comme pour aller au-devant de lui, elle descend les montées en trois sauts ; et cette quenouille de verre qu'elle tenait en sa main, quel malheur, ne la casse-t-elle pas ! La voilà dans un chagrin... le cœur tout perdu ! Ses sœurs, comme elles ont pu, ont tâché de la consoler.

« Écoute, nous t'aiderons... Ne sois pas dans les transes. Sais-tu ? Nous montrerons les quenouilles l'une après l'autre à notre père. Dès qu'il aura vu la mienne, je te la prêterai, je te la passerai... »

Dans la semaine, le roi, leur père, arrive. Et comme il avait dit qu'il ferait, il le fait. Il demande à voir la quenouille de verre de la plus vieille, — nous ne disons pas l'aînée, nous autres à la campagne, nous disons la plus vieille. Puis celle de la cadette. Là, alors, pendant que la cadette présentait sa quenouille, la plus vieille a prêté la sienne à la plus jeune...

Seulement, voilà, le père a demandé à les voir non plus chacune à part, mais toutes trois ensemble...

Les choses, pour lors, n'allaient plus.

Cependant, les deux grandes ont bien tout dit selon la vérité, si bien expliqué que leur sœur avait eu comme un transport de joie en recevant la lettre, que c'était dans ce transport même qu'elle avait, de la quenouille, tant soit peu heurté la muraille, enfin elles ont tout si bien excusé, qu'à la fin des fins elles ont amené leur père à rabattre de sa colère. La plus jeune a eu son pardon...

Après cela, encore échauffé, faut-il croire, ce roi terrible a demandé à sa plus vieille comment elle l'aimait.

« Oui, dis-moi comment tu m'aimes, que ce me soit un signe où je voie ton amour !

— Mon père, je vous aime tout comme un grain de seigle !

— Très bien, ma grande fille, a dit alors le roi, un grain de seigle, bien : le seigle nourrit le pauvre. Et toi là, ma cadette ?

— Mon père, moi, je vous aime comme un grain de froment !

— Ha, très bien, ma cadette. Froment, soit, c'est très bien : le froment nourrit le riche, il est encore meilleur. Et toi, donc, ma plus jeune ?

— Mon père, a-t-elle dit, moi, je vous aime comme un grain de sel ! »

Le voilà qui sursaute, qui la regarde aux yeux, qui devient plus rouge que la braise. Et sa colère de nouveau sur le feu, qui monte, qui monte, tout de suite à bouillir. « Oh, malheureuse ! Alors, comme un grain de sel, tu voudrais me voir fondre ! »

Il faut croire qu'il avait des lunes dans la cervelle. Les hommes, vous savez... Tout enflammé, tout furieux, il donne du poing sur la table. Il crie, il appelle son domestique ; et en diable que rien ne raisonne, il lui commande d'aller égorger sur-le-champ sa fille au fond des bois.

« Tu la tueras ! Tu m'apporteras son cœur tout chaud, sa langue et ses habits ! »

Le domestique reçoit ce commandement comme il aurait reçu un coup de maillet sur la tête. Mais il fallait obéir et ne pas souffler mot.

Il a pris avec lui la demoiselle... La pauvre ! Pensez s'il lui fâchait de mourir ! Et ses sœurs... Ce sont des moments, cela. Allez imaginer ce qui s'est dit, ce qui s'est fait.

Toujours est-il que les sœurs, avant de laisser mener tuer cette plus jeune, lui ont fait un cadeau. Afin qu'une fois égorgée son cadavre ne fût pas sans habits dans les bois, elles lui ont fait cadeau chacune d'une robe : l'une qui brillait comme la lune, l'autre comme les étoiles. Et la sienne, qu'elle avait dans sa poche, brillait comme le soleil. — Il y avait déjà de belles robes dans ce temps et qui ne tenaient pas plus de place que celles d'aujourd'hui, puisqu'on pouvait les mettre dans la poche. Mais le conte le veut comme ça.

Le valet conduit donc la demoiselle en forêt. Et sans doute il avait le cœur tout attendri. Au lieu de tuer cette charmante demoiselle, il se saisit d'un chevreau, il l'égorge, il lui enlève le cœur. Ensuite, il trouve un ânon, il lui enlève la langue, il lui enlève la peau. Alors il demande à la jeune fille de quitter ses habits, puisque c'est forcé qu'on les rapporte au roi son père, et il lui met sur les épaules la peau d'âne à sa place.

Il l'a abandonnée au plus épais des bois. Il l'a laissée là, seule, faire comme elle a voulu. Et lui, sans dire mot, il est allé présenter le cœur, la langue et les habits au sire roi son maître.

Peau d'Ane, — il me faut bien l'appeler Peau d'Ane, à présent — a marché devant elle sous le couvert des arbres. Par bonheur, elle avait été élevée dans le courage. Mais toute seule dans ces grands bois des branches noires, de la fougère... Elle a marché, elle a marché. Elle a trouvé d'autres pays, une allée, un château. Sous sa peau d'âne, elle a frappé à la porte ; elle a demandé à se placer comme servante. Les patrons, le roi de ce château et sa femme, ne voulaient pas trop la gager, à cause de cette peau qui faisait trop sauvage.

« Quittez votre peau d'âne, et nous vous gagerons.

— Ah, si je quittais ma peau, je serais bientôt morte ! »

La quitter, pour se montrer sans habits !... Nue comme une



fée sortant de l'eau... Ou bien mettre ses robes de lune, d'étoiles, de soleil ? Ç'aurait bien été le fait d'une pauvre servante, n'est-ce pas ?

« Eh bien, soit, entrez comme vous voilà. Vous garderez les dindons du domaine. »

Le même soir, elle est donc allée les garder. Mais là, lorsqu'elle a été toute seule au fond du vert enclos, elle s'est dépouillée de la peau d'âne, et elle a pris sa robe qui brillait comme les étoiles.

Or, en ce pays le fils du roi se trouvait à la chasse : il a eu à monter tout au haut d'une montagne. — En français il me faudrait dire qu'il était à la cime d'une montagne de par là. — Entre les branches, il a vu quelque chose qui brillait comme les étoiles dans le parc des dindons. Vite, vite, il descend voir ce que ce peut être. Arrivé dans l'enclos, il ne trouve qu'une Peau d'Ane...

Le lendemain, il a joué la ruse. Il a fait seulement semblant de partir pour la chasse, et il a su se cacher sous les noisetiers de l'enclos. Il voulait trop savoir ce qui paraissait là, dans le parc aux coqs d'Inde. Or, un moment après, Peau d'Ane est arrivée, menant ses bêtes, une branchette aux doigts. Lorsqu'elle s'est crue seule en ce coin retiré, oui, sans personne d'autre que les noisetiers d'alentour, seule, tout à fait seule, dans l'herbe et dans la feuille, elle s'est dépouillée de cette peau d'ânon. Elle a passé alors une de ses trois robes, celle qui brillait comme fait la lune.

C'est sans se montrer que le fils du roi a quitté sa cache de feuillage. Il est parti de là tout droit trouver son père. Il ne marchait pas, il volait.

« Mon père, je veux me marier, j'ai trouvé femme !

— Très bien, mon fils, a dit le roi. Que je sache le nom de la future fiancée ?

— Mon père, c'est Peau d'Ane !

— Oh, mon fils, un prince comme toi ? Voudrais-tu bien prendre une Peau d'Anon ? »

C'est qu'il le voulait, justement, et que c'était voulu ! Lorsqu'il a compris que son père s'indignait, et ne donnerait jamais le consentement, le cœur lui a manqué ; il est tombé malade.

On a appelé tous les médecins de ce pays et à eux tous, sa

maladie, ils ne l'ont pas trouvée. Le fils du roi, avec ou sans leur permission, a continué d'être malade.

Au bout de quelques jours, il a demandé qu'on lui apportât un morceau de gâteau pétri par Peau d'Ane. Faute d'avoir sa main, avoir du moins cela qui serait fait par elle... Mais elle, elle ne voulait pas trop y consentir, d'abord, parce que ce gâteau, comment donc le pétrir sans quitter sa peau d'âne ? Et la quitter pour ses habits de fille de roi, c'était se faire reconnaître.

Enfin, comme on la pressait tant, elle a dit oui. Mais à condition de faire le gâteau enfermée dans sa chambre. Il fallait, n'est-ce pas, que personne ne pût la voir. Le roi cependant a percé le plancher, avec quelque vrille sans doute. Il est monté sur l'escabeau, il a fait ce trou dans les planches, il y a mis un œil, — un roi regarder par un petit pertuis ! mais, le conte le veut comme ça, — et il a vu Peau d'Ane. Elle était là qui faisait le gâteau et, pour le pétrir, elle s'était débarrassée de cette peau qui l'enfroquait toute. Ah, une autre Peau d'Ane, une autre jeune fille ! Car elle avait passé sa robe, la troisième, celle qui brillait plus que le soleil...

Le roi ne l'a pas plutôt vue qu'il est allé trouver son fils :
« Tu avais bien raison, mon fils, de vouloir épouser Peau d'Ane... Je te la donnerais demain en mariage, si demain tu étais guéri. »

Comme il a su guérir, alors, le fils du roi ! Et non pas le lendemain : au moment, tout sur l'heure.

Pendant ce temps, Peau d'Ane, — elle ne voulait pas être reconnue et pourtant, voyez ça, — Peau d'Ane donc avait mis dans le gâteau un papier où elle avait écrit : « Je suis la fille de Jean-Joseph le Terrible. » En mangeant le gâteau, ils trouvent ce papier. Alors... Ah ! Comme si le bon Dieu y eût mis la main, alors !

Vint le jour du mariage. Ils avaient invité tous les rois d'alentour. Et Jean-Joseph le Terrible premier de tous. Peau d'Ane a demandé à la cuisinière du château de lui laisser, à elle, faire la soupe. Elle avait son idée sur cette soupe à faire.

A table, donc, pour commencer le dîner, on apporte ce potage. Le père de Peau d'Ane le goûte. Il relève le nez, pose là sa cuillère, le sang lui saute à la tête. Le voilà tout de suite parti dans ses fureurs.



« Amenez-moi un peu la grande cuisinière qui m'a fait cette soupe sans y mettre de sel ! »

La cuisinière arrive, elle retourne le coin de son tablier, elle se présente.

« Alors, quoi, cuisinière ! Vous me prenez pour un pourcentage de village, que je crois ! Une soupe sans sel, est-ce que c'est une soupe qui s'appellera soupe ? »

Elle, la cuisinière, ne se démonte point.

« Sire, j'ai entendu dire que pour un grain de sel, vous aviez l'autre mois fait périr votre fille.

— Ah, dit le roi, baissant la tête, ah, si j'avais ma fille, j'aurais en ce jour plus heureux que je ne suis !

— Eh bien, sire, reprend la cuisinière, votre fille est plus heureuse que vous : aujourd'hui, devant vous, voilà qu'elle fait ses noces ! »

Quand il a entendu ça, il en a fermé son couteau, renfoncé son chapeau. Il s'est levé, la face toute rouge. Puis il a pris la porte, il est parti, tout droit...

Comme on dit dans les contes, les époux ont été très heureux, avec beaucoup d'enfants. Quant à Jean-Joseph le Terrible, il faut croire qu'il a fait quelque trou à la lune, on ne l'a plus revu.

La pénitence à faire

Il y avait une fois un galant, un coq de village, la crête au vent, et toujours prêt à faire admirer sa belle jambe. Il allait se marier : vous savez ce qu'on dit :

*Che voulia dounda lou loup
Marida-lou !*

Si vous voulez dompter le loup, mariez-le !

Mais lui n'en était pas à se croire bridé encore. Et plus fringant, plus content de soi, plus portant beau que jamais.

La veille du mariage, au pays de la future, il va donc se confesse, ainsi qu'il est requis. C'était au moutier des bons pères. Et il se levait pour partir, dûment absous, quand, s'agitant, nouillant de nouveau.